**Historique du 211e Régiment d'Artillerie de campagne portée**
Imprimerie – Librairie L. Fournier – Paris
*numérisation : P. Chagnoux - 2012*

| | |
|---|---|
| Titre :<br><br>**211e REGIMENT D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE**<br>**HISTORIQUE**<br>**1914-1918** | Référence : **ANCESTRAMIL**<br><br>**Artillerie**<br>**1914-1918** |
| Auteur : | Origine :<br><br>**Collection Jean-Luc Dron** |
| Référence :<br><br>**IMPRIMERIE – LIBRAIRIE L. FOURNIER – PARIS** | Transcripteur :<br><br>**Paul CHAGNOUX**<br><br>Date :<br><br>**2012** |

Ancestramil

# HISTORIQUE

**du**

## 211e Régiment d'Artillerie

## de campagne portée

***(1er JUILLET – 11 NOVEMBRE 1918)***

PARIS

Imprimerie – Librairie militaire universelle

L. FOURNIER
264, Boulevard Saint-Germain

—

1921

Ancestramil

**Historique du 211e Régiment d'Artillerie de campagne portée**
Imprimerie – Librairie L. Fournier – Paris
*numérisation : P. Chagnoux - 2012*

# HISTORIQUE

# DU 211e RÉGIMENT D'ARTILLERIE

# DE CAMPAGNE PORTÉE

(1er JUILLET – 11 NOVEMBRE 1918)

## I. — PÉRIODE DE FORMATION

Au cours des dernières semaines de juin 1918, quelques détachements d'artilleurs de tranchée, originaires d'unités dissoutes, disséminés dans les villages de la région est de Nemours, attendaient impatiemment leur renvoi au front.

Ces éléments, composés d'officiers et de canonniers ayant tous fait leurs preuves au feu, admettaient difficilement que le Grand Quartier Général mit ainsi un arrêt suspensif aux pages de gloire inscrites par eux en différents secteurs. Navrés, déçus, ils apprenaient, par la voie des journaux, les violentes attaques allemandes de mai et de juin, et assistaient, impuissants, au défilé lamentable des convois de réfugiés, chassés de leurs foyers par l'invasion récente.

Pourtant, la vie, dans ces modestes villages, pouvait paraître calme et paisible à des esprits moins belliqueux. Les bruits lointains de la bataille parvenaient à peine à troubler la quiétude de ces paysages verdoyants : Nonville, Treuzy, situés aux confins de la Brie, offraient aux artilleurs désœuvrés les distractions champêtres de la saison estivale ; Nanteau, charmant village, blotti en lisière d'un bois touffu, baigné par le Lunain, aux bords ombragés, était un coin de villégiature que n'eussent pas dédaigné certains artistes amoureux de la belle nature.

Une accalmie toute apparente régnait sur le front ; personne ne s'y trompait, et les journaux, se faisant l'écho des bruits de la zone des armées, émettaient de sombres pronostics, préparant l'opinion publique à l'annonce d'un nouveau coup de massue des forces allemandes. Nos artilleurs anxieux, avides de reprendre la lutte, allaient bientôt recevoir satisfaction.

Les péripéties de la guerre, créant chaque jour de nouveaux vides, et par le fait, de nouveaux besoins, imposaient au commandement l'obligation de créer des unités d'artillerie de campagne de plus en plus nombreuses.

Dès le 1er juillet 1918, le ministre de la guerre fait appel à ces détachements en réserve, et décide de créer, avec les ressources qu'ils offrent, le 211e régiment d'artillerie de campagne portée. Le centre d'organisation d'artillerie de campagne de Nemours fournit la majeure partie des cadres, le personnel spécialiste nécessaire, ainsi que le matériel d'artillerie. Les chauffeurs, pilotant leurs tracteurs et leurs camions, viendront sous peu, des centres d'instruction de Lyon et du Tremblay.

Au cours du mois de juillet, les unités se complètent ; les éléments hétérogènes qui les constituent, se soudent les uns aux autres ; peu à peu des liens étroits s'établissent entre les vieux servants des artilleries de campagne et de tranchée, déjà aguerris par la vie du front, et les jeunes chauffeurs, appelés des classes 1918 et 1919.

Les artilleurs de tranchée, peu familiarisés avec le canon de 75, apprennent à le servir, au cours d'exercices exécutés dans le calme des cantonnements. Quelques manœuvres d'ensemble, en terrain

accidenté, permettent aux officiers, aux hommes de troupe de connaître tous les avantages que peut offrir le matériel automobile, nouveau pour tous. Bref, peu à peu chacun prend sa place dans cet organisme moderne qu'est un régiment d'artillerie portée.
Cette mise sur pied est réalisée un peu hâtivement ; l'instruction elle-même ne peut être poussée à fond. Les circonstances du moment imposent cette précipitation. Le 15 juillet, l'armée allemande a renouvelé, sans succès, ses efforts violents sur le front de Champagne ; chacun sent que la riposte française ne saurait tarder ; les artilleurs en villégiature forcée dans ce coin de l'Ile-de-France, auront la chance d'y participer.
Enfin, les derniers préparatifs sont terminés ; le 29 juillet matin, les moteurs ronflent, les groupes quittent leurs cantonnements, salués au départ par les adieux chaleureux des populations au milieu desquelles ils avaient vécu pendant plusieurs semaines.
Le régiment est commandé par le chef d'escadron **ROUSSIN**, faisant fonctions de lieutenant-colonel, les trois groupes par le chef d'escadron **SÉDILLOT**, les capitaines **VAUCHEZ** et **PAQUIN**. Par un soleil splendide, la colonne de camions et de tracteurs s'achemine vers une destination non précisée. Quel secteur est réservé au 211e ? Tous l'ignorent. Les étapes, qui paraissent longues à certains chauffeurs peu expérimentés, s'exécutent sans trop d'incidents ; les quelques pannes qui surviennent sont vite réparées. Le 31 juillet soir, les unités cantonnent à Érize-Saint-Dizier et à Rosières-devant-Bar, à cinq kilomètres au nord de Bar-le-Duc. La destination se précise : le régiment va reprendre contact avec le Boche, soit sur le front de Verdun, soit dans la forêt d'Argonne.

---

## II. — SÉJOUR EN FORÊT D'ARGONNE ET DANS LA VALLÉE DE L'AIRE

Dès le 1er août matin, une visite du commandant du régiment et des commandants de groupe, au quartier général du 13e corps d'armée, à Triaucourt, fournit des renseignements complets.
Les unités, à peine réunies, vont se trouver séparées ; les 3 groupes, qui remplacent le 238e régiment d'artillerie portée, sont échelonnés de la forêt d'Argonne à la cote 304, sur un front de plus de 30 kilomètres.
La répartition suivante est arrêtée :
Le 3e groupe, à l'ouest, en forêt d'Argonne, région Le Claon – Croix de Pierre, à la disposition du général commandant la 35e D. I.
Le 2e groupe, dans la vallée de l'Aire (Lochères, ferme Le Jard), aux ordres du général commandant la 36e D. I.
Le 1er groupe, à l'est, dans la région Montzéville – Béthelainville, rattaché à la 157e D. I.
La relève du régiment précédent s'effectue par demi-unités, dans les nuits du 3 et du 4 août. Les emplacements de batteries, sans être ni bien confortables, ni bien solides, ménagent pourtant une réelle surprise à nos ex-artilleurs de tranchée ; eux, qui jusqu'alors, avaient été les voisins immédiats des fantassins de première ligne, prenant leur part des projectiles ennemis de tous modèles, sont tout étonnés de trouver des installations presque confortables, bien camouflées, distantes de 6 à 7 kilomètres des lignes allemandes. Cette situation nouvelle leur procure un calme, une tranquillité d'esprit relative ; ils l'apprécient, en personnages qui ont vécu des jours plus sombres. Certaines de ces positions, situées en forêt d'Argonne, offrent à leurs habitants l'ombrage des hautes futaies, relativement respectées par les projectiles ennemis. Le personnel des batteries de tir, doué d'une

expérience complète de la vie de secteur, ne s'endort pas dans une douce quiétude ; dès les premiers jours, guidés par les conseils éclairés de leurs officiers, les servants perfectionnent leurs installations, renforcent leurs abris et en améliorent le confort intérieur.
Le calme relatif, qui règne dans la région, permet de consacrer quelques heures par jour à l'instruction du personnel, instruction qui fut un peu précipitée lors de l'organisation du régiment. Les positions normales des batteries, en raison de la distance qui les sépare de la première ligne, se prêtent mal à des exercices de tir variés. Alternativement, dans chacun des groupes, les unités occupent un emplacement plus avancé où elles séjournent vingt-quatre heures ; elles y exécutent des tirs nombreux, pour le plus grand bien de l'instruction des cadres et des servants. Les tranchées boches font les frais de ces exercices.
Le commandant du régiment ainsi que les échelons des unités, sont cantonnés à Waly, au sud de la forêt d'Argonne. Le chef de corps, séparé de ses groupes, n'ayant sur eux aucune action, en ce qui concerne l'emploi tactique, s'efforce de perfectionner l'instruction technique de son personnel. Cette période de calme, qui fut en quelque sorte le prolongement normal des jours de repos de juin et de juillet, ne devait pas avoir une longue durée. L'échec de l'attaque allemande du 15 juillet permettait les plus belles espérances ; la victoire, longtemps hésitante, allait se fixer dans notre camp. Les succès obtenus courant juillet dans la région Château-Thierry – Dormans, ne pouvaient rester isolés. Peu à peu l'activité s'étendait aux différents secteurs du front ; le régiment allait enfin, au cours d'opérations offensives, utiliser l'ardeur juvénile de ses chauffeurs et le sang-froid de ses servants.

---

## III. — OFFENSIVE DE SAINT-MIHIEL

Les 2 et 3 septembre, les 3 groupes quittent leurs secteurs, sans être relevés dans leurs missions, et se rassemblent dans la région Fleury-sur-Aire – Nubécourt, puis de là au camp des Monthairons, en forêt de Souilly.
Afin de garder le secret des opérations, tous ces déplacements se font de nuit ; dans une obscurité complète, la marche de la colonne se poursuit lentement ; de fréquents arrêts provoquent des télescopages de véhicules ; chacun a le souci de ne pas s'écarter de l'itinéraire imposé. L'épaisseur des ténèbres est encore accrue, par l'intervention intempestive des hommes de la « Military Police » américaine qui, malgré les protestations légitimes des chauffeurs, s'acharnent à éteindre les petits phares à verre rouge des voitures, seuls traits d'union dans la colonne.
Le 8 septembre, le personnel de reconnaissance des groupes et des batteries part à la recherche de positions en forêt de Souilly, de part et d'autre de la tranchée de Calonne. Dans la journée du 9 les unités, stationnées depuis la veille à Sommedieue, vont occuper leurs emplacements. Le régiment va prendre sa part de la grande lutte aux côtés de nos alliés américains. Ceux-ci d'ailleurs prennent l'opération à leur compte ; c'est la 1re armée américaine qui s'engage dans la bataille.
L'entrée en scène se fait par un temps détestable ; la pluie, le vent gênent les chauffeurs, les canonniers, et transforment les chemins forestiers en véritables bourbiers. Malgré ces difficultés, les tracteurs, les munitions sont amenées jusqu'aux positions ; le personnel, animé du meilleur esprit, ne compte pas ses peines.
Artillerie d'appui d'une division d'infanterie coloniale, la 15e, le régiment participe à l'attaque du secteur nord du saillant de Saint-Mihiel, secteur des Éparges, de la crête de Combres, terrain âprement disputé au cours des années précédentes. La ténacité de nos fantassins coloniaux à raison

de la résistance ennemie, et dès le 13 matin, ces formidables positions arrosées du sang de tant de milliers de héros, sont entre nos mains.
Du 13 au 15, le personnel des unités reste dans l'expectative d'ordres nouveaux. Le succès brillant, remporté par la 1re armée américaine, avec le concours des troupes françaises, permet de bien augurer de l'avenir. Dès le 13, les commandants de batteries explorent le terrain conquis, dans la région de Saint-Rémy, à la recherche d'emplacements nouveaux.
Mais l'accès de ces positions sera difficile ; la tranchée de Calonne, voie forestière autrefois majestueuse, n'est plus qu'une suite de fondrières dangereuses pour les véhicules automobiles. La mission des régiments portés paraît terminée dans ce secteur. Dans la nuit du 15 au 16, les groupes, ramenés en arrière, sont rassemblés au camp de la Fourche, près de Benoite-Vaux.
La participation du 211e à cette action glorieuse lui valut de recevoir les remerciements flatteurs du major général **MAC GLAGHLIN**, remerciements conçus en ces termes :

« Le concours des unités de la R. G. A. française dans les opérations de la 1re armée américaine, commencées le 12 septembre 1918 contre notre ennemi commun dans le saillant de Saint-Mihiel a été loyal, effectif, rempli de bonne volonté et accompagné d'un beau sentiment de camaraderie.
C'eût été un grand honneur pour moi de les commander en toutes occasions. De les avoir commandées dans la première attaque des troupes américaines en France est pour moi une unique et très haute satisfaction. L'artillerie a contribué dans une large mesure au succès de notre infanterie, et pour cette raison, une grande part de l'avance est due à vos organisations.
J'espère qu'il pourra vous être agréable d'exprimer aux commandants d'unités, aux sous-officiers et aux hommes de vos régiments et de vos groupes qui ont participé à l'action, ma profonde estime pour leurs vertus guerrières et ma chaude reconnaissance pour la façon utile et dévouée avec laquelle ils ont accompli leur devoir. Je désire aussi vous exprimer mes remerciements pour votre assistance aimable, délicate et courtoise. »

Le repos octroyé au personnel devait être de courte durée.

---

## IV. — MONTFAUCON

Le 17 septembre matin, les unités franchissent la Meuse à Verdun et viennent s'installer au camp du Bois Saint-Pierre, non loin de Blercourt. Ce déplacement laisse entrevoir une prochaine participation à une offensive nouvelle. Effectivement, le 18 matin, les commandants d'unités vont reconnaître des positions dans la région Avocourt, nord de la forêt de Hesse.
Le 19, le 3e groupe occupe un emplacement dans le bois d'Esnes. Cette zone, utilisée par de nombreuses batteries lors de la bataille de Verdun, a été l'objet de sérieux bombardements ; son aspect dévasté est peu accueillant. Le 22, un coup de main allemand est accompagné d'un tir violent ennemi sur ces positions. Le personnel, aguerri, subit ce tir sans broncher. Mais l'une des batteries, la 27e, doit être déplacée de quelques centaines de mètres ; ce changement lui permettra de remplir sa mission avec le minimum de risques. Le chef d'escadron **SÉDILLOT**, commandant le 3e groupe, contusionné par l'éclatement d'un projectile ennemi, reste à son poste.
Dans la nuit du 23 au 24, les 1er et 2e groupes prennent position, l'un à 800 mètres des lignes allemandes, à proximité immédiate du village d'Avocourt, l'autre dans la partie nord de la forêt de

Hesse. L'accès aux emplacements, le ravitaillement en munitions sont autant d'opérations délicates pour le 1er groupe ; les voies de communication sont en vue d'observatoires ennemis : tous les mouvements doivent être effectués de nuit.
Le 26 septembre, se déclenche une action de grande envergure, menée à la fois à l'ouest de la forêt d'Argonne par l'armée **GOURAUD**, à l'est de cette forêt, par la 1re armée américaine. Les batteries du régiment donnent aux unités de la 37e division d'infanterie américaine tout l'appui dont elles sont capables. Les artilleurs n'ont pas à ménager leurs efforts ; tirs de destruction, barrages roulants, absorbent les munitions accumulées autour des pièces. L'absence de chemins praticables rend le rôle du personnel plus pénible encore. Tour à tour les servants coltinent les projectiles, servent leurs canons ; ils accomplissent cette besogne fatigante de gaieté de cœur. N'ont-ils pas sous les yeux, depuis la première heure de combat le spectacle le plus réconfortant : vers les positions allemandes déferlent les innombrables vagues d'assaut de la grande nation américaine. Cette fois, le Boche doit être submergé ; il le sera en effet. Dès le soir même, la nouvelle de la prise du bois Chéhémin ; des villages de Cheppy, de Véry, de la colline de Montfaucon, poste de guet aux vues étendues qui, pendant des années, avait si indiscrètement épié tous nos mouvements, venait réconforter le cœur de tous ces vaillants. Leurs cris de plaisir, de fierté, saluaient au passage les files interminables de prisonniers allemands débouchant des ruines d'Avocourt ; avec un orgueil légitime, nos canonniers pouvaient dire : « Ces prisonniers sont un peu les nôtres. »
Les journées des 27, 28 et 29 septembre sont utilisées à préparer le mouvement en avant des batteries : reconnaissance d'itinéraires, d'emplacements. Mais la joie d'aller occuper le terrain conquis ne nous sera pas donnée cette fois encore. L'état des routes, des chemins est tel qu'une poursuite ne peut être entreprise ; les tracteurs, les camions ne peuvent traverser les abords de la première ligne, à l'aspect chaotique. Les colonnes américaines elles-mêmes, peu familiarisées avec les difficultés résultant de la guerre, s'embouteillent, s'immobilisent sur place pendant des journées entières.
Aussi le 30, les trois groupes font route vers le sud et se rassemblent au camp du bois Saint-Pierre, où ils vont bénéficier d'un repos de quelques jours. Le 1er groupe, le plus avancé, se dégage, non sans difficultés, de ce réseau routier obstrué de tous côtés ; de véritables travaux d'acrobatie sont exécutés par le personnel de cette unité, qui doit créer une piste empierrée à travers champs, puis traîner à bras ses véhicules automobiles sur un parcours de 200 mètres.

———————

## V. — RIVE DROITE DE LA MEUSE

La période de repos prévue est encore bien courte ; le 3 octobre, un ordre oblige les unités du 211e à quitter la rive gauche de la Meuse. Les détachements de reconnaissance sont dirigés sur la rive droite, et orientent leurs recherches dans la région Vacherauville – Samogneux, zone devenue désertique depuis 1916.
Le régiment est sous les ordres du général commandant le 17e corps d'armée. Dans la nuit du 3 au 4, les positions reconnues sont occupées ; les neufs unités s'échelonnent au nord, et en bordure de la route Vacherauville – Samogneux. Le terrain, dénudé, est peu hospitalier aux nouveaux occupants ; aucun abri, aucune sape. Ce sera pour tous la vie sous la toile de tente, pour les premiers jours tout au moins ; quelques tôles ondulées, quelques planches permettront ultérieurement d'organiser de sommaires installations. La route bordée d'un côté par les batteries, par les amas de caisses à

munitions, de l'autre par les petites tentes, par les cagnas à peine ébauchées, sillonnée en tous sens par les camions, par les tracteurs, présente, sur tout le front du régiment l'aspect d'une rue commerçante et affairée. Aux heures d'accalmie, on serait tenté de se croire à cent lieues du champ de bataille ; mais le canon vient vite rappeler à la réalité les esprits distraits désireux de s'évader de ce milieu guerrier.

Le 8 octobre, toutes les unités du régiment appuient, par une série de barrages fixes, la progression de la 18e division d'infanterie, qui a pour mission la prise du village d'Haumont et de la crête d'Ormont. L'infanterie se heurte à de grosses difficultés, dues aux nombreux accidents du terrain et aussi à la résistance allemande. Néanmoins les premiers objectifs sont atteints. Le 9, l'action se poursuit, après l'exécution de nombreux tirs de concentration sur le bois de Moirey et le bois du Chêne. Les canons tirent sans répit, les caisses à munitions se vident et s'amoncellent en bordure de la route. Les camions transportant les projectiles circulent sans arrêt et viennent se délester de leurs fardeaux à proximité des pièces. Chauffeurs et servants rivalisent de zèle ; chacun dès maintenant sait que la victoire est proche. Un spectacle réconfortant vient égayer ces braves ; des cortèges imposants de prisonniers, escortés de quelques fantassins, passent sur la route non loin des batteries : Autrichiens, manifestant par gestes leur joie d'abandonner la lutte, Allemands, au visage fermé, qui ne veulent pas encore accepter l'idée d'être battus.

Du 10 au 17 octobre, l'action combinée des infanteries américaine et française apporte quelques gains nouveaux. Le 3e groupe s'est déplacé le 14 pour aller, au nord de Consenvoye, occuper un emplacement approprié à sa mission nouvelle ; ce groupe s'installe dans des conditions précaires sur un terrain dévasté, bombardé incessamment. Le personnel souffre de cette situation, mais il tient bon ; quelques évacuations dues à l'intoxication par gaz s'imposent. Le sous-lieutenant de LA FARGE qui, pendant plusieurs jours, assure la liaison avec les détachements d'infanterie de première ligne, rentre à son groupe, exténué. Une intoxication grave l'oblige à accepter son envoi sur une formation sanitaire.

Le départ de la 18e division d'infanterie fait passer le 211e aux ordres du général commandant la 26e division d'infanterie américaine. Le 1er groupe se place, le 20 matin, à la sortie nord de Samogneux, en vue de participer à une action de cette infanterie sur les derniers contreforts des Hauts-de-Meuse. Les nouvelles positions prises par ce groupe, n'offrent pas le moindre aménagement ; les hommes couchant sous la toile de tente, dans le lit desséché du canal latéral à la Meuse, souffrent beaucoup des intempéries. Plusieurs cas de grippe se produisent.

Dans la nuit du 21 au 22, une nappe de gaz toxiques couvre la région des 21e et 22e batteries. La moitié de l'effectif de ces deux unités est intoxiqué ; la plupart de ces canonniers doivent être évacués vers des ambulances. La 21e batterie perd, en outre, au cours d'un bombardement, le brigadier **VUILLET**, tué, et le canonnier **GUIOT** blessé mortellement. Ce dernier a la joie suprême de recevoir la médaille militaire avant de mourir.

Ces pertes nombreuses sont une gêne très sérieuse pour le service des bouches à feu ; le personnel, resté valide, est insuffisant. Une requête adressée au colonel commandant l'artillerie américaine dont nous dépendons, reçoit un accueil aimable. Le soir même, un lieutenant, trente canonniers américains viennent combler les vides. Les canons de la 22e batterie seront servis par nos alliés, sous le commandement du capitaine de cette unité. La collaboration des deux grandes nations est, en ce point, réalisée d'une façon aussi étroite que possible ; cette collaboration se poursuivra ainsi jusqu'aux premiers jours de novembre.

Le 23, les 3 groupes appuient une attaque de l'infanterie américaine, menée par les 26e et 29e divisions, dans la région d'Etraye, bois Belleu. Cette action, permet de réaliser une légère avance.

Le 24, le 1er groupe reçoit l'ordre de réoccuper ses positions de la route Vacherauville –

Samogneux ; le mouvement se fait sans incident.
Le 25, le 3e groupe, dont la situation est très aventurée au nord de Consenvoye, en raison de la proximité des avant-postes ennemis, vient prendre position à 300 mètres, au sud de ce village. Mais ces nouveaux emplacements sont bombardés le jour même par obus toxiques, le lieutenant **MONARD** et huit canonniers de la 27e batterie sont évacués.
L'avance réalisée a quelque peu modifié l'orientation du front ; de ce fait le 2e groupe va se placer sur la rive gauche de la Meuse ; les 24e et 26e batteries vers la route de Septsarges à Dannevoux, la 25e, sur la route de Consenvoye à Gercourt. Ces trois unités font face à l'est.
Du 26 au 31 octobre, les batteries du régiment facilitent la progression de l'infanterie américaine, par de nombreux tirs de concentration.
Le 1er novembre, la 1re armée américaine lance une attaque à l'ouest de la Meuse, les groupes du 211e dont la zone d'action est en dehors de ce secteur, agissent indirectement par quelques tirs de concentration dans la région boisée de la rive droite : bois de Morey, ferme de Solférino.
A partir du 5, les positions du 1er groupe donnent des possibilités de tir insuffisantes ; ce groupe s'avance vers le nord et occupe un emplacement à 1.500 mètres au nord de Consenvoye. Il participe, l'installation à peine faite, à une action menée par la 15e division coloniale sur les fermes Sillon, Fontaine, Solférino.
Du 6 au 8, l'infanterie continue à progresser, pas à pas, dans la direction de l'est ; les batteries appuient cette action, mais elles vont atteindre leur limite de portée. La résistance allemande, opiniâtre en certains points, faiblit dans son ensemble. De nombreux signes de lassitude se manifestent depuis quelques semaines ; l'armée allemande d'octobre 1918 n'a pas la ténacité, le mordant de nos adversaires des années précédentes.
L'armistice du 11 novembre arrête l'élan de nos fantassins coloniaux qui, ayant franchi les Hauts-de-Meuse, s'apprêtent à descendre dans la plaine de la Woëvre, où ils ont atteint Damvillers. Le canon s'est tu ; les artilleurs, habitués à un dur labeur quotidien, sont tous étonnés de ce repos inattendu.
Un certain nombre de citations avaient été décernées courant novembre, et récompensaient le mérite et la bravoure de quelques gradés et canonniers : le sous-lieutenant **DESTRIBATS**, les maréchaux des logis **VIU**, **MOUGENOT**, **HASPA**, les maîtres-pointeurs **BRIDON**, **MOULIN**, **BOUCHER**, **DELON**, les canonniers **RÉRAT**, **NICOT**.
Venu tardivement dans la mêlée, le 211e régiment d'artillerie de campagne portée n'a subi que des pertes minimes ; mais les fatigues, les privations ne lui ont pas été ménagées. Le froid, la pluie, les longues stations dans la boue, la privation de sommeil n'ont pu abattre l'énergie de ces vaillants qui, depuis plus de deux mois, menaient le combat aux côtés de la jeune armée américaine. Pendant ces semaines pluvieuses, ils avaient parcouru en tous sens cette région meurtrie de Verdun, vue par beaucoup pour la deuxième ou la troisième fois ; la boue argileuse des Hauts-de-Meuse leur paraissait plus légère maintenant qu'ils tenaient la victoire. La joie chantait en leur cœur, et la plupart espéraient bientôt franchir les lignes et pénétrer en pays reconquis. Hélas, le 211e ne devait pas bénéficier de cet honneur.

**Vincennes, le 24 décembre 1920**
*Le chef d'escadron **PAQUIN** du 13e régiment d'artillerie*
*chargé de la rédaction de l'historique.*

**———x———**